

Blaise Cendrars

La Main coupée

suivi de La Main coupée (1918)

et de La Femme et le soldat

VOLUME 6

DENOËL

Extrait de la publication

BLAISE CENDRARS

TOUT AUTOUR D'AUJOURD'HUI
6

TOUT AROUND D'AUJOURD'HUI

Nouvelle édition
des œuvres de Blaise Cendrars
dirigée par Claude Leroy
professeur à l'université Paris X-Nanterre

*Cet ouvrage a été publié avec l'aide de PRO HELVETIA,
Fondation suisse pour la culture.*

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© 1946, 1960, 2002, Éditions Denoël
© Miriam Cendrars pour *La Main coupée* (1918) et *La Femme et le soldat*
9, rue du Cherche-Midi 75006 Paris
ISBN 2-207 25342-2
B 25342.4

BLAISE CENDRARS

LA MAIN COUPÉE

La Main coupée (1918)

La Femme et le soldat

*Textes présentés et annotés
par Michèle Touret*

DENOËL

TOUT AUTOUR D'AUJOURD'HUI

Les œuvres complètes de Blaise Cendrars ont été rassemblées pour la première fois chez Denoël, entre 1960 et 1964. La parution de ces huit volumes sous couverture verte fut un événement. Quarante ans après, cette édition historique mais dépourvue de tout appareil critique ne répond plus aux exigences des lecteurs modernes. Une nouvelle collection prend la relève sous un titre emprunté au poète : « Tout autour d'aujourd'hui » ; elle présente des textes révisés, préfacés et annotés, accompagnés, suivant le cas, des illustrations originales ou d'une iconographie nouvelle, ainsi que d'une bibliographie propre à chaque volume. Enrichie d'un certain nombre d'inédits, cette collection constitue la première édition critique des œuvres de Blaise Cendrars.

ven dredi
26 I 45 Ma chère Raymonde,
Suis content pour toi que
tu aies fait un riche dîner et de
savoir que mon premier chèque t'es
enfin arrivé. J'espère qu'entre temps
tu auras reçu le deuxième - merci de
tes bons vœux pour la Cécilia. Mais
je n'y travaille pas encore. Je n'y
mettrai la main prochaine et j'en
aurai pour deux ans. Cette année
je voudrais faire un grand livre sur
la guerre et un livre de contes pour
les enfants. - Toujours aucune nouvelle
de la radio! Ça ont tous les enfants, c'est
un scandale - Ici, rien de neuf. Le fait
moins froid, mais très mauvais temps,
poule et neige fondue. En branle
ta maman de une part. Baisers
Blaise

Blaise Cendrars. Carte postale à Raymonde, d'Aix-en-Provence, le 26 janvier 1945.

PRÉFACE

1945-1946

Cette année, je voudrais faire un grand livre sur la guerre et un livre de contes pour les enfants, écrit Cendrars à Raymone le 26 janvier 1945¹. Le 17 décembre 1944, il disait déjà à Jacques-Henry Lèvesque qu'il venait de commencer *La Main coupée*². *L'Homme foudroyé* à peine achevé et qui est sur le point de paraître, Cendrars poursuit dans une voie qui surprend et le surprend lui-même. En 1945, il revient sur le devant de la scène littéraire mais reste résolument éloigné de Paris et des milieux littéraires, son ermitage retentit du bruit de sa machine à écrire ; le temps presse, les livres se succéderont.

Après la défaite et l'armistice de 1940, le reporter des années trente, le romancier des années vingt s'était réfugié dans la solitude d'Aix-en-Provence. Il était entré dans une phase de silence, pour partie due à l'occupation allemande, pour partie à un retour sur soi, à un désir de compréhension de soi-même, se transformant en ermite, vivant et travaillant dans sa cuisine, se réfugiant dans la calme bibliothèque Méjanes.

Ce sont trois années de silence, de 1940 à 1943, année du retour à l'écriture. *L'Homme foudroyé* porte la marque de la décision fulgurante qu'évoque sa première partie, « Dans le

1. *Blaise Cendrars et la guerre*, dir. Claude Leroy, Armand Colin, 1995, p. 265.

2. *J'écris, écrivez-moi, Correspondance Blaise Cendrars-Jacques-Henry Lèvesque, 1924-1959*, éd. Monique Chefdor, Denoël, 1991, p. 265.

Préface

silence de la nuit ». Il faudrait certes nuancer, car Cendrars, sans rien mener à terme, n'avait pas totalement cessé d'écrire, mais cette œuvre signe bien publiquement une renaissance par où s'entame une nouvelle voie d'écriture, dramatiquement mise en scène. Or, que vient faire *La Main coupée*, après *L'Homme foudroyé* et en même temps que le livre de contes pour enfants – deux projets incomparables, sinon incompatibles ? *L'Homme foudroyé* recueillait en partie le projet avorté de *La Carissima*, une vie de sainte Marie-Madeleine la pénitente, mais aussi une histoire d'exode qui associe l'exode de la sainte et l'exode de la guerre, qui nourrit l'épisode du « Vieux-Port » ; le livre mettait également en route le récit de la guerre comme s'il reprenait un discours tout juste interrompu. Le début : *Donc la Légion était en ligne devant Roye* donne l'impression d'un discours qui reprend son cours, comme s'il n'avait connu qu'une brève interruption. Le récit personnel de la guerre fait l'effet d'une résurgence des plus naturelles. « Dans le silence de la nuit » évoque aussi la plus grande peur de Cendrars à la guerre, peur du soldat de faction, la nuit, à son poste de guet, peur tout autant de soi-même que de l'ennemi... *L'Homme foudroyé* où l'on meurt foudroyé, comme van Lees dont le cri se prolonge après sa disparition. *L'Homme foudroyé* où apparaissent Sawo, Coquoz, Faval, les camarades de l'équipée de La Grenouillère.

La Carissima attendra donc encore un peu, assure Cendrars à Raymone ce même 26 janvier 1945 ; en fait, elle est en route pour l'oubli. Le livre de contes pour enfants ne se fera pas, un livre d'histoires de soldats verra le jour, des « récits de guerre » selon l'annonce faite dans l'édition de *L'Homme foudroyé* en 1945. Mais, selon toute vraisemblance, il ne s'agit pas, à la fin de 1944 et au début de 1945, de l'œuvre que nous connaissons ; le *nouveau bouquin est une analyse de la douleur physique*, écrit Cendrars à Lévesque. Il passera très vite à un autre projet, le récit de ses longs mois de guerre, et il s'arrêtera, justement, avant d'en venir au récit de sa blessure et de son amputation. Le manuscrit de *L'Homme foudroyé* vient d'être expédié

Préface

à Denoël, quand Cendrars annonce à Lévesque qu'il a commencé sa nouvelle œuvre. Le 23 janvier 1945, parlant du plan, il précise : *J'ai encore ajouté 16 chapitres à La Main coupée !... et j'ai envie d'intituler le tout : Les Hommes obscurs. Qu'en pensez-vous ? Cela ne fait-il pas beaucoup « d'Hommes », ajoute-t-il en pensant à L'Homme foudroyé.*

Pour l'heure, il s'agit du plan d'un ensemble qui devait comporter cinq volumes. Le plan existe : il a été publié dans *Blaise Cendrars et la guerre*, qui en présente le détail. Seul le premier volume sera écrit, qui s'appelait initialement *La Femme et le soldat*; le titre ne sera changé que sur les épreuves, le 18 septembre 1946. Le projet était ambitieux, de longue haleine ; il devait comprendre les treize mois de guerre de Cendrars, de l'engagement à la blessure et à l'amputation en septembre 1915 et, au-delà, l'hospitalisation, le retour à Paris et la démobilisation. Un premier plan donnait : *J'ai tué/ Touché !/J'ai saigné/ La Main coupée*. Il exprimait la continuité entre les textes d'avant-guerre (de 1918 et 1938), intercalant entre deux titres connus la blessure et l'amputation. Ailleurs, un volume trois a pour titre *Chair à canon*, un quatrième *Les Moignons douloureux*. Ces titres expriment tous la douleur, leur succession est celle de la chronologie des années 1914-1915.

Un des deux textes joints à la présente édition atteste qu'une suite était bien commencée en 1946. Il s'intitule encore *La Femme et le soldat*, mais le contenu, le récit de la permission en juillet 1915, est celui de la partie titrée *La Main coupée*, cinquième partie du plan, et l'ordre chronologique en faisait plutôt la seconde partie, suite du xxv^e chapitre de l'œuvre achevée. Ce texte remplit le programme du titre : débarqués de la gare du Nord, des soldats rencontrent des femmes, une grande dame de Paris et une marchande de bananes, Alice. On peut situer ce texte au printemps 1946, avant le retour des épreuves du premier volume. Le 18 mai 1946, Jacques-Henry Lévesque, toujours prêt à aider Cendrars, répond à une de ses questions sur les bistrotts autour de la gare du Nord, lieu où débarquent

Préface

les permissionnaires. Mais il n'y aura pas de suite à *La Main coupée*. Les quatre volumes resteront à l'état de programme.

UNE ŒUVRE SANS SUITE

On peut dire que la suite manque doublement. Mise en suspens chronologique, tout d'abord, d'une suite prévue par le titre initial : la femme et le soldat ne se rencontreront pas ; mise en suspens programmatique aussi, symbolique et existentielle, selon le titre même du seul volume achevé : pas de main coupée dans *La Main coupée*. Les deux suites s'évanouissent à peine envisagées. C'est que le premier récit, décidément, ne peut se faire, il est trop intime, trop douloureux et inexprimable, et que le second mènerait ailleurs, trop loin, hors de soi ou de ce qui est acceptable.

Des morts, des blessés, il y en a tant dans *La Main coupée* qu'on s'étonne que manque la blessure de son auteur, qui s'arrête à la distribution des permissions, après cependant le cri des mourants, *l'appel tout nu d'un petit enfant au berceau, Maman ! Maman !... que poussent les blessés à mort qui tombent et qu'on abandonne entre les lignes après une attaque qui a échoué et que l'on reflue dans le désordre*. Le récit de la blessure sera remplacé par celui du « Lys rouge » (chapitre XX) : récit étrange, fantastique, de la chute d'un bras tombé du ciel, *un bras humain, tout ruisselant de sang, un bras droit sectionné au-dessus du coude et dont la main encore vivante fouissait le sol de ses doigts comme pour y prendre racine et dont la tige sanglante se balançait doucement avant de tenir son équilibre*. Se plantant en pleine terre, cette main, ou plutôt ce bras, insère, par anticipation symbolique, le récit impossible. La main tombe non pas au moment des combats mais alors que *le ciel était tendre. Le soleil, doux. L'herbe printanière, pleine d'abeilles et de papillons*. Énigme, certes, si l'on cherche une improbable explication rationnelle, mais vérité symbolique et violente. Il y avait déjà dans *L'Homme foudroyé* la désintégration de van Lees ; et *N'oubliez pas que L'Homme foudroyé c'est moi*, avait dit Cendrars à Lévesque. Mais malgré les pro-

Préface

jets, la parole directe est impossible, insupportable : *Champagne 1915*, *Touché*, etc., sont des textes interdits.

Le second récit, *La Femme et le soldat*, commencé aux alentours de mai 1946, pouvait-il aboutir ? En mars, Cendrars s'inquiétait. À Jacques-Henry Lèvesque, il écrivait, le 16 mars :

Je travaille comme un nègre pour terminer ce premier volume avant Pâques. Il ne me reste plus que cinq chapitres à faire. La Femme et le soldat en aura 25 et plus de 400 pages – ce qui me fait tiquer pour la suite, les 3 autres volumes ayant la même importance ! Pour des raisons d'ordre pratique, je vais probablement être dans l'obligation de chahuter la division que j'avais adoptée³.

La composition, l'équilibre de l'ensemble sont en jeu. C'est un livre à ne pas rater. Or, il est abandonné. Manque de temps ? Attrait d'autres projets ? Certainement pas panne d'écriture, car, aussitôt, Cendrars commence à écrire la vie de saint Joseph de Cupertino, puis *Bourlinguer*, puis *Le Lotissement du ciel*. Quelque chose dans le projet lui-même devait conduire à l'abandon. Les récits de guerre passaient au second plan. Le permissionnaire, *saoul durant plus de cent pages*, selon une lettre du 30 janvier 1945 au même destinataire, menait une autre guerre, celle des sexes. Saccage de la vie, déroute et destruction de la personnalité, vengeance violente contre le sort horrible des soldats, le récit promettait une terrible agression contre le monde entier. Si la guerre a tout bouleversé, même l'amour – formule que l'on retrouve l'on retrouve dans les dossiers des *Confessions de Dan Yack* et dans ceux de *La Main coupée* –, il ne suffisait plus de la raconter, il fallait en montrer les effets dévastateurs et l'impossible réconciliation avec la vie⁴.

3. *Ibid.*, p. 426.

4. Voir un autre texte, non publié ici mais que l'on peut lire dans *Blaise Cendrars et la guerre*, sur sa femme, sur les femmes en général, que l'on peut rapprocher de quelques passages de l'épisode avec l'inspecteur de la Sûreté. Toute la rage du soldat qui se croit abandonné de tous s'y déverse en ressentiment contre les femmes.

Préface

Tout autant que le récit de la mutilation, celui du retour à la vie sociale et affective de la femme et du soldat est impossible. Cela ne peut s'écrire sans relancer le combat, sans ranimer la violence passée. Cela s'écrira, mais plus tard, avec le dernier roman, *Emmène-moi au bout du monde!...*, sur le mode parodique, dérisoire, grotesque, comme un ultime geste carnavalesque, envers de l'amour idéal, rêvé, et adieu à la déchirure irréparable, dans le monde factice du théâtre et non plus de la guerre, entre une comédienne vieillissante et un jeune légionnaire.

1918-1945

Le grand projet s'épuise un peu plus d'un an après sa naissance. Mais il était latent depuis presque trente ans. Cendrars n'avait pas attendu la Seconde Guerre mondiale pour évoquer la Première. S'il n'a pas écrit, assure-t-il, pendant qu'il était au front, il date pourtant d'octobre 1914 les poèmes de « Shrapnells », qui paraîtront dans la revue italienne *Valori Plastici* en 1919, et, très vite après sa blessure, il rédige *La Guerre au Luxembourg*, *Le Mystère de l'Ange Notre-Dame*, *J'ai tué*, *La Fin du monde filmée par l'Ange N.-D.* et un texte resté inédit, *Notre grande offensive en Champagne, souvenirs d'un amputé*. Puis ce sera le silence ou la dérivation de l'expression sur la guerre vers le roman, *Moravagine* en 1926 et *Les Confessions de Dan Yack* en 1929. Des héros fictifs y sont chargés de faire la guerre en lieu et place de leur auteur.

Deux séries de questions se posent. Pourquoi et comment cette parole précoce ? Pourquoi et comment ce quasi-silence jusqu'en 1938 quand paraît « J'ai saigné », un des récits de *La Vie dangereuse* ?

Expérience absolument incomparable, la guerre de 1914-1918 bouleverse comme nulle autre guerre l'ensemble des données de l'existence des Européens. La puissance de mort des armements, le nombre des combattants, l'alternance des offensives, au maigre résultat stratégique mais incroyablement

Préface

meurtrières, les longs séjours dans les tranchées et leur misère morale et physique, ont transformé, traumatisé durablement les esprits. De cela les soldats ont voulu témoigner, de cela la littérature a voulu s'emparer : que reste-t-il de l'homme dans tant de souffrances ? Cendrars fut des tout premiers à tenter de reprendre la parole. Certes, Genevoix, Barbusse, dès 1916 et 1917, avaient commencé à publier ; certes, Apollinaire écrivait au front ce qui sera rassemblé dans *Calligrammes, poèmes de la guerre et de la paix*, mais *J'ai tué*⁵, en 1918, sera parmi les premiers textes marquants de la période. Par sa brièveté, par la collaboration d'un poète et d'un peintre, Fernand Léger, lui aussi ancien combattant, surtout par son irrécupérable violence, annoncée dans le titre et qui explose à la fin – l'aveu qui ne peut généralement pas se dire dans une littérature de dénonciation de la guerre –, ce texte marque à jamais Cendrars.

Précoce, le cri de Cendrars est accusateur. Il se décharge de sa culpabilité sur son instinct de survie et sur la nation tout entière pour laquelle il combat. L'aveu est aussi équivoque. La guerre fait régresser l'homme vers les instincts primitifs, la réaction animale de survie est le ressort de l'acte meurtrier. Mais elle est aussi un moment de déploiement de l'intelligence humaine. Son programme technique et stratégique repose sur une extraordinaire maîtrise des ressources scientifiques. À la régression de chaque individu correspond l'ingéniosité sophistiquée de la modernité. La terrifiante beauté de la guerre éclate dans *J'ai tué*. La parole littéraire ne peut que manquer son but dans une telle situation : le langage peut-il dire tant de confondantes contradictions ? Des modèles existent-ils pour exprimer une situation à ce point incompréhensible ? L'individu singulier qui consent à n'être plus qu'un animal en fuite ou un assassin peut-il trouver les mots pour le dire à ceux qui n'ont pas partagé son expérience

5. À la Belle Édition, avec 5 dessins de Fernand Léger, 1918. Cette plaquette sera recueillie dans *Aujourd'hui* (Grasset, 1931).

Préface

et qui peut-être ne veulent pas l'entendre ? Cendrars, de 1916 à 1919, tente plusieurs voies, cherche des registres différents. Épique – et proche de ce que sera *J'accuse*, le film d'Abel Gance – dans *Le Mystère de l'Ange Notre-Dame* où les morts resuscitent des ruines du champ de bataille, ironique et pathétique dans *La Guerre au Luxembourg*, violemment poétique dans *J'ai tué*, dérisoire et visionnaire dans *La Fin du monde filmée par l'Ange N.-D.*, sans parler de l'inédit *Notre grande offensive en Champagne, souvenirs d'un amputé*⁶, en 1916.

Le ton de ce récit, signé « Un Amputé », est terrible ; l'écrivain ne peut s'arracher à la fascination du front et à la solidarité avec les combattants :

Il est des moments où, pour exagéré que cela semble, on a la nostalgie du feu, où l'on regrette son bras amputé, où l'on voudrait pouvoir reprendre contact avec la fièvre de là-bas, danser de nouveau dans le grand bal aux orchestres bruyants [...] Comprenez-vous jeunes « bleuets », l'émotion qui nous étreint quand nous retrouvons dans les illustrés, sur les films du cinéma, dans vos récits, les noms, tout à coup glorieux, des villages, des tranchées, des bois que nous avons aménagés, et nous avons longtemps et obscurément souffert.

L'expression littéraire est singulière, mais elle entre aussi dans l'espace mental d'un grand nombre. Cendrars s'est assurément trouvé pris dans un triple piège. Le sien propre, sans conteste, piège d'une violence qui ne parvenait pas à se dire ni à s'exorciser et d'une lutte intense pour survivre, physiquement et psychiquement. Un autre piège est celui, littéraire, de l'abondance d'une littérature d'anciens combattants qui transforme la parole littéraire en témoignage, qui produit ses clichés jusqu'à la saturation et se trouve appréciée et jugée selon des critères qui ne sont ni littéraires ni personnels mais de conformité entre des textes et une

6. *Inédits secrets* (éd. Miriam Cendrars), Le club français du livre, 1969, p. 400-403.

Préface

expérience collective. Le troisième piège est à la fois littéraire et idéologique. Il est entendu par tous que la littérature sur la guerre ne peut être que pacifiste. Là est la leçon du discours des anciens combattants. Mais d'autres disent – les surréalistes principalement – qu'il ne faut pas parler de la guerre et imposent silence, récusent ceux qui prennent la parole. Cendrars devient pour eux « le type de *J'ai tué* », voué à l'exécration. Aragon, celui-là même qui faisait l'éloge des *Dix-neuf poèmes élastiques* et de *Profond aujourd'hui* en termes lyriques, renvoie Cendrars dans la cohorte des écrivains suspects de cultiver une nostalgie de la guerre et d'en faire la réclame.

La guerre deviendra alors un objet romanesque, un moment de l'expérience des héros. Le narrateur de *Moravagine* vivra une expérience proche de celle de Cendrars, et il en sortira mutilé comme lui, mais en chiasme pourrait-on dire, amputé de la jambe gauche. Dan Yack s'engage dans les troupes alliées, « les Anzacs », ira à Gallipoli et, une fois démobilisé, ne pourra s'adapter à la vie. Deux discrets retours de la guerre jalonnent cependant les années trente.

En 1931 émergent deux textes du projet de *La Vie et la mort du Soldat inconnu*⁷. Projet impossible à mener à son terme. Il est hybride, épique, mythique ou ironique. En 1931, la première prépublication, dans *La Revue nouvelle*, est le début du livre en projet. Elle met en scène les conditions de sa naissance : en voyage, à bord d'un transatlantique, on devise sur la guerre et sur le Soldat inconnu, depuis peu inhumé sous l'Arc de triomphe. Cendrars, l'ancien combattant, émet l'hypothèse, dans cette assemblée de mondains, dont l'un est même un déserteur, que le Soldat inconnu pourrait bien être un Allemand ou un Juif. À la suite de cette

7. Une variante était *La Vie et la mort du Poilu inconnu* qui imitait le langage des soldats de 1914. Voir l'édition de *La Vie et la mort du Soldat inconnu*, établie et annotée par Judith Trachsel, introduction de Claude Leroy, Champion, *Cahiers Blaise Cendrars* n° 5, 1995. Sur les conditions de ces prépublications voir aussi Michèle Touret, *Blaise Cendrars, le désir de roman, 1920-1930*, Champion, 1999.

Préface

conversation et d'une idylle, Cendrars promet à son amie Caralina (qui donne son titre au récit) d'écrire la vie de l'onyme de la guerre.

Le second passage a été publié dans *Nouvel Âge*, la revue créée et dirigée par Henry Poulaille et qui publiait un numéro spécial, « Rappel de la guerre ». C'est un texte d'un tout autre genre, puisqu'il raconte les débuts de la guerre sur le front russe et du point de vue de l'état-major allemand. Et pourtant, dans un passage qui restera inédit, intitulé « L'Homme », Cendrars attribue à ce « héros » anonyme le numéro matricule 1529, qu'il endossera dans *La Main coupée*, et qui n'était pas le sien. Par deux fois, Cendrars tient donc, en 1931, un discours inattendu sur la Grande Guerre : inconvenant dans le premier cas, peu conforme au point de vue qu'on lui connaissait dans le second. Ne pas parler de la guerre ne se peut pas, semble-t-il, mais aucun registre, aucun discours ne semble s'imposer sans discussion.

En 1938, « J'ai saigné », à l'opposé chronologique et symbolique de *J'ai tué*, est le récit de la douleur, de la reconquête de la vie. Mais sa présence est étouffée ; enserré dans un recueil de nouvelles (et même de reportages), c'est un texte sous tutelle qui, à l'inverse des autres, n'a connu qu'une prépublication partielle et il a vécu d'une vie discrète, d'autant plus que l'explosion de la Seconde Guerre mondiale ne lui a pas permis d'attendre ses lecteurs. Et pourtant, « J'ai saigné » tenait, par plusieurs aspects, au projet en sommeil de *La Main coupée*. Il commence par ce qui était un des titres du plan de 1918 : « Champagne 1915 » ; le titre de 1938 sera encore celui d'une des parties prévues en 1946. Dans le plan de 1945, l'épisode de la nouvelle trouve sa place dans le quatrième volume, *Touché*, qui va de « La Place de l'Opéra » (emplacement où l'on portait les blessés pendant l'offensive) à l'hôpital ; les infirmières, titre d'un chapitre prévu en 1946, ont une place centrale, les blessés, les agonisants, les morts...

Ce quatrième volume ne sera pas écrit mais sa place est marquée. Cendrars ne réécrira jamais « J'ai saigné », alors

Préface

qu'il dit à Jacques-Henry Lévesque le 26 juin 1945, à propos de *La Main coupée* :

Imaginez que je tire 1 000 pages de J'ai tué. « Le plus petit livre sur la guerre (il pèse huit grammes) mais le plus lourd », disait Georges Crès dans sa publicité, son éditeur en 1919⁸.

Même si les souvenirs de l'amputé habitent l'unique volume qui sera écrit et publié en 1946, l'amputation ne peut se dire. De l'un dans l'autre texte ne passent que les cris des blessés. Le plan prévoyait cependant le même déplacement que dans « J'ai saigné » de l'amputation vers l'image de l'enfantement, et Cendrars, en 1938, se décrit juste après l'opération : *tout nu, allongé sur mon étroit brancard, ankylosé, ne pouvant faire un mouvement, gêné que j'étais, comme une accouchée par son nouveau-né, par l'énorme pansement, gros comme un poupon, qui se serrait contre mon flanc, cette chose étrangère que je ne pouvais déplacer sans remuer un univers de douleurs [...].* Carine Trevisan relève cette image ambivalente et la commente : *le membre est perdu mais, comme un fétiche, maintenu symboliquement présent [...]. Le texte de Cendrars apprivoise l'effroi du démembrement, si intense dans la plupart des autres textes⁹.*

Dans le plan, on trouve cette suite de chapitres : « La Nuit – Modèle 1887/En auto/Poste chirurgical 55/L'Amputation/L' Réveil¹⁰. » Or 1887 est l'année de naissance de Cendrars : la mort aperçue et la naissance se rejoignent, le soldat revient à l'état d'enfant tout juste né ou se transforme en accouchée délivrée de son enfant, coupée d'elle-même ; confusion des rôles et retour à l'impuissance initiale font du coupable violent de *J'ai tué* un homme de souffrance, pitoyable et sans recours.

La Main coupée vit souterrainement de 1918 à 1946 ; le récit de guerre émerge, se cache, prend des détours, cherche des

8. Correspondance avec J.-H. Lévesque, *op. cit.*, p. 351.

9. Carine Trevisan, *Les Fables du deuil/La Grande Guerre : mort et écriture*, PUF, « Perspectives littéraires », 2001, p. 53-54.

10. *Blaise Cendrars et la guerre, op. cit.*, p. 290.

Préface

prétextes pour se faire entendre, le dernier prétexte étant d'aider les médecins à comprendre les douleurs des amputés, douleurs paradoxales du membre fantôme. Entre la confession violente, le récit fantasmagique, la mise en fiction ou le relevé de faits d'expérience, Cendrars cherche une voie pour une parole qui l'obsède. Comment comprendre ces détours, ces transformations et le surgissement en 1946, un an après la fin de la Seconde Guerre mondiale, d'un récit sur la première qui a, semble-t-il, tous les traits du témoignage ?

UNE ŒUVRE « INACTUELLE » ?

À cette question on peut apporter deux réponses, distinctes et non contradictoires.

L'une repose sur une analyse des textes successifs et de la cohérence de l'œuvre, acquise lentement et conquise au moment sombre de l'exil volontaire à Aix-en-Provence et de la remise en route d'une nouvelle écriture. À ce moment, se développe une esthétique nouvelle qui s'était essayée à petit bruit dans quelques courtes œuvres comme *Une nuit dans la forêt* et *Vol à voile*. Cette nouvelle esthétique est plus nettement déployée dans *L'Homme foudroyé*, dans quelques passages de *Bourlinguer* et du *Lotissement du ciel* que dans *La Main coupée* ou *La Banlieue de Paris*. Mais elle participe, dans ces cinq œuvres des années quarante, de la même volonté de recomposition de soi dans une représentation du monde, dans un mouvement à la fois intime et mythologique, réaliste et légendaire. Le récit des années de guerre y trouve une place centrale. Moment historique commun à toute une génération, objet d'une mémoire collective, personnelle et officielle, la guerre est aussi le moment de la rupture intime, de la blessure physique, de la mort attendue et donnée, d'un jugement violent et ineffaçable. Elle trouve donc légitimement une place dans cette entreprise personnelle de l'écrivain qui se ressaisit et se reconstruit dans une écriture renouvelée.

Blaise Cendrars

•• La Main coupée

La Main coupée est un monument aux morts de la Grande Guerre, comme ceux sur lesquels on a inscrit, année par année, les noms des disparus, morts identifiés mais morts obscurs, sans gloire. Blaise Cendrars a prélevé dans sa mémoire les bribes de la vie et de la mort de ses compagnons de combat, des hommes ordinaires, tragiques ou cocasses, échappant à toute vision héroïque ou édifiante. Lorsqu'elle paraît en 1946, *La Main coupée* est plus qu'un témoignage retardé, c'est une réparation. Réparation parce qu'elle est un mémorial contre l'oubli, réparation aussi pour son auteur qui, dans cet ouvrage tardif, s'autorise enfin, librement, à parler longuement de la guerre, de *sa* guerre, comme il ne l'avait jamais fait, comme personne ne l'avait jamais fait.

La collection « Tout autour d'aujourd'hui » présente, en une quinzaine de volumes, l'essentiel de l'œuvre de Blaise CENDRARS (1887-1961) dont elle propose la première édition moderne, avec des textes établis d'après des sources sûres (manuscrits et documents), accompagnés de préfaces et suivis d'un dossier critique comprenant des notices d'œuvres, des notes et une bibliographie propre à chaque volume.

*En août 1914, un jeune poète suisse s'engage comme volontaire étranger dans l'armée française. Un an plus tard, Blaise Cendrars perdra sa main droite au combat. Dans *La Main coupée*, il revient sur « la petite guerre dans la grande » qu'il menait avec son escouade dans les tranchées de la Somme.*

Textes préfacés et annotés par Michèle Touret.

DENOËL

B 25342.4  11.02
ISBN 2.207.25342.2
23 € TTC

9  782207 253427